

FLAUBERT À CROISSET

Nommé chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen en 1818, Achille Cléophas Flaubert occupe, dès cette date, le logement de fonction réservé au titulaire de ce poste : un pavillon dans l'aile est du bâtiment, au n° 17 de la rue de Lecat (actuel n°51), devenue depuis le Musée Flaubert et de l'Histoire de la Médecine. C'est ici que Flaubert et sa jeune sœur Caroline voient le jour, en 1821 et 1824.

L'année de la naissance de l'écrivain, le médecin se porte acquéreur d'une propriété à Déville-lès-Rouen, destinée à devenir la maison de villégiature de la famille Flaubert. Menacé de se voir privé d'une partie de son terrain par la construction de la ligne de chemin de fer reliant Rouen au Havre, Achille Cléophas revend la maison de Déville en août 1843. Il ne reste plus rien aujourd'hui de cette demeure, si ce n'est les vestiges de l'escalier extérieur.

L'année suivante, le docteur Flaubert et sa famille s'installent pour les mois d'été et les longues vacances dans une demeure située sur les bords de Seine, dans une localité en aval de Rouen et dépendant de la commune de Canteleu : Croisset.

Le 7 juin [1844], le jeune Gustave écrit à son ami d'enfance et voisin de la rue de Lecat, Ernest Chevalier : « Mon père a acheté une *proprillété* aux environs de Rouen, à Croisset. Nous allons y habiter la semaine prochaine. Tout est bouleversé par ce déménagement. Nous y serons assez mal logés cet été et aux milieux des ouvriers, mais l'été prochain je crois que ce sera superbe »¹.

C'est une maison blanche à deux étages, datant du XVII^e siècle, ancienne propriété des moines de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen. Deux siècles et avec eux autant de modes architecturales l'auront modifiée. On dit que Pascal s'y arrêta, que l'abbé Prévost y composa *Manon Lescaut*, légendes volontiers accréditées par son célèbre occupant... Et pourquoi pas ? C'est bien à Rouen que fut imprimée la première édition clandestine du célèbre ouvrage de Prévost... Pour le reste, il faut se reporter aux différents dessins et tableaux qui ont été conservés, ou aux descriptions de la nièce Caroline et du disciple Maupassant pour se figurer ce que dut être cette grande bâtisse.

Pour les Flaubert, c'est avant tout une maison de campagne, comme l'était la demeure de Déville. Le reste du temps, la famille se partage entre l'Hôtel-Dieu et divers appartements non loin de l'hôpital : rue de Crosne-Hors-la-Ville (actuelle avenue Gustave Flaubert), rue de Le Nostre... Au même Ernest Chevalier, Flaubert écrivait, le 15 juin 1845 : « Je reste seul avec mon père et ma mère, à Croisset l'été dans ma chambre, à Rouen l'hiver dans ma chambre. Seulement à Croisset j'ai mon canot et le jardin, et puis je suis plus loin des Rouennais qui quelque peu que je les fréquente me pèsent aux épaules d'une façon dont les compatriotes sont seuls capables. »²

Flaubert y a sa chambre, et bientôt son cabinet de travail, au premier étage, dans l'angle le plus à l'ouest de la maison : une vaste pièce avec cinq fenêtres donnant sur la Seine (ou sur la Mer Morte, selon les besoins de l'imagination de l'auteur au travail) et sur le jardin. Flaubert lui-même a très peu décrit son repaire, tant dans sa *Correspondance* que dans ses *Carnets*, insistant juste assez sur la nécessité d'avoir cet endroit à soi pour travailler en toute quiétude. Ici, il rêve d'ailleurs ; ailleurs, il rêve de cet ici normand. En Égypte, sur le Nil, il note, en février 1850 : « Là-bas sur un fleuve moins antique j'ai quelque part une maison blanche dont les volets sont fermés, maintenant que je n'y suis pas. Les peupliers sans feuilles frémissent dans le brouillard froid — et les morceaux de glace que charrie la rivière viennent se heurter aux rives durcies.

« Les vaches sont à l'étable — les paillasons sur les espaliers — la fumée de la ferme monte lentement dans le ciel gris.

« J'ai laissé la longue terrasse bordée de tilleuls Louis XIV où l'été je me promène en peignoir blanc. Dans six semaines déjà on verra leurs bourgeons. Chaque branche alors aura des boutons rouges, puis viendront les primevères qui sont jaunes, vertes, iris — elles garnissent l'herbe des cours — O primevères, mes petites, ne perdez pas vos graines, que je vous revoie à l'autre printemps.

« J'ai laissé le grand mur tapissé de roses avec le pavillon au bord de l'eau — une touffe de chèvrefeuille passe en dehors sur le balcon de fer — à 1 heure du matin en juillet par clair de lune il fait bon voir venir pêcher les caluyots. »³

En janvier et mars 1846, les disparitions successives d'Achille Cléophas Flaubert et de Caroline Hamard, la jeune sœur morte en couche un an après son mariage, ont contribué à transformer Croisset en lieu de mémoire. La famille s'y resserre : Madame Flaubert, mère, grand-mère, maîtresse de maison et témoin plus ou moins effacé de la création littéraire de son fils, Gustave et la jeune Caroline, souvenir vivant de la sœur disparue. On y accueille même un temps le beau-frère, Émile Hamard, veuf inconsolable, logé deux années durant dans une partie de la propriété (le Pavillon ?). Trop inconstant, trop imprévisible, fou peut-être, il est écarté bien vite. Achille Junior a pris la place et les appartements du père, rue de Lecat. Madame Flaubert passe les hivers à Rouen, mais plus à l'Hôtel-Dieu. Gustave, lui, se partage maintenant entre Paris et Croisset. C'est là qu'il travaille, là qu'il accueille ses proches, anciens amis ou confrères écrivain rencontrés dans la capitale : Louis Bouilhet, bien sûr, Maxime Du Camp, les frères Goncourt, Théophile Gautier, George Sand, Ivan Tourguéniev, José Maria de Heredia, Guy de Maupassant...

L'invasion prussienne oblige un temps Flaubert et sa mère à quitter Croisset pour retrouver Rouen, le temps d'un hiver. À leur retour, l'écrivain retrouve son domaine intact. Les Prussiens n'auront causé aucun dommage.

En 1872, Madame Flaubert lègue à sa mort la propriété de Croisset à sa petite-fille Caroline, épouse Commanville, à la condition expresse que Flaubert y ait un endroit pour dormir et travailler. Sa volonté sera respectée, même aux heures

difficiles des années 1874-1875 où la faillite des Commanville laissait planer la menace d'une vente ou d'une hypothèque sur la maison (une hypothèque dont on sait que quelques-uns, George Sand et Ivan Tourguéniev en tête, auraient été prêts à la lever pour aider leur ami).

Flaubert meurt à Croisset, le 8 mai 1880, en plein travail sur les dernières pages de *Bouvard et Pécuchet*.

Peu après, le domaine de Croisset est vendu par les Commanville, et la grande maison immédiatement détruite. On dit qu'elle se dégradait, qu'il aurait fallu beaucoup d'argent pour l'entretenir. Les Commanville n'avaient pas les fonds nécessaires, et la vente permettait d'éponger bien des dettes.

On a beaucoup glosé sur le devenir de cette maison d'artiste : une usine à pétrole (signe d'un progrès industriel que Flaubert détestait) ; une distillerie d'alcool (à part quelques grogs, on ne lui connaissait aucun penchant pour les boissons fortes) ; une fabrique de papier (ironie du sort...)

En 1904, à l'initiative de Jean Revel, bientôt soutenu par des proches de Flaubert (Lapierre, Heredia, Caroline Commanville...), une souscription est ouverte pour racheter le Pavillon et le transformer en musée. Celui-ci fut inauguré le 17 juin 1906, en même temps qu'était fondé « le Comité des Amis de Flaubert » (aujourd'hui Association des Amis de Flaubert et de Maupassant, dont le siège social s'est déplacé de Croisset à l'Hôtel des Sociétés savantes, rue Beauvoisine). Le Musée Flaubert des bords de Seine est aujourd'hui rattaché à la Bibliothèque municipale de Rouen.

Du Croisset de Flaubert, il ne reste rien que les dessins et les gravures d'alors, et les évocations de ceux qui l'auront connu, souvenirs émus, plus ou moins réels, qui font les légendes des écrivains : ici un tulipier que Sand admirait, là une allée de tilleuls, déjà évoquée, où se découpent les longues silhouettes de Flaubert et de Tourguéniev, promeneurs occasionnels, plus haut un cabinet d'écriture éclairé encore tard dans la nuit et qui servait de phare aux navigateurs remontant le fleuve... Et un Pavillon.

Matthieu Desportes

CROISSET DANS LES *SOUVENIRS LITTÉRAIRES*
DE MAXIME DU CAMP

Je passai une partie de l'été près de Flaubert, à Croisset, sur les bords de la Seine, devant un des plus beaux paysages normands qui se puissent voir. Il avait un canot dont il maniait les avirons avec vigueur ; on ne l'y laissait jamais seul et il finit par se dégoûter d'un plaisir qu'il était forcé de partager avec le domestique chargé de le surveiller. Il se renferma dès lors de plus en plus, et j'avais peine à l'entraîner jusqu'à un tulipier qui verdoyait à dix pas de la maison. Parfois cependant nous allions nous établir au bout du jardin, dans un petit pavillon qui domine le chemin de halage ; nous passions des journées à bavarder et à faire des projets dont l'in vraisemblance ne nous arrêtait guère.

*Maxime Du Camp, Souvenirs littéraires,
Éd. Daniel Oster, Aubier, 1994, p. 225.*

FLAUBERT À CROISSET
DANS LE *JOURNAL* DES GONCOURT

Jeudi 29 octobre 1863, à Croisset près Rouen

[...]

Nous voilà dans ce cabinet du travail obstiné et sans trêve, qui a vu tant de labeur et d'où sont sortis *Madame Bovary* et *Salammbô*.

Deux fenêtres donnent sur la Seine et laissent voir l'eau et les bateaux qui passent ; trois fenêtres s'ouvrent sur le jardin, où une superbe charmille semble étayer la colline qui monte derrière la maison. Des corps de bibliothèque en bois de chêne, à colonnes torses, placés entre ces dernières fenêtres, se relient à la grande bibliothèque, qui fait tout le fond fermé de la pièce. En face la vue du jardin, sur des boiseries blanches, une cheminée qui porte une pendule paternelle en marbre jaune, avec buste d'Hippocrate en bronze. À côté, une mauvaise aquarelle, le portrait d'une petite Anglaise, langoureuse et malade, qu'a connue Flaubert à Paris⁴. Puis des dessus de boîtes à dessins indiens, encadrés comme des aquarelles, et l'eau-forte de Callot, une *Tentation de saint Antoine*, qui sont là, comme les images du talent du maître.

Entre les deux fenêtres donnant sur la Seine, se lève, sur une gaine carrée peinte en bronze, le buste en marbre blanc de sa sœur morte, par Pradier, avec deux grandes anglaises, figure pure et ferme qui semble une figure grecque retrouvée dans un keepsake⁵. À côté ; un divan-lit, fait d'un matelas recouvert d'une étoffe turque et chargé de coussins. Au milieu de la pièce, auprès d'une table portant une cassette de l'Inde à dessins coloriés, sur laquelle une idole dorée, est la table du travail, avec une grande table ronde à tapis vert, où l'écrivain prend l'encre à un encrier qui est un crapaud.

Une perse gaie, de façon ancienne et un peu orientale, à grosses fleurs rouges, garnit les portes et les fenêtres. Et çà et là, sur la cheminée, sur les tables, sur les tablettes des bibliothèques, accrochées à des bras, appliquées contre le mur, un bric-à-brac de choses d'Orient : des amulettes avec la patine verte de l'Égypte, des flèches, des armes, des instruments de musique, le banc de bois sur lequel les peuplades d'Afrique dorment, coupent leur viande, s'asseyent, des plats de cuivre, des colliers de verre et deux pieds de momie, arrachés par lui aux grottes de Samoûn et mettant au milieu des brochures leur bronze florentin et la vie figée de leurs muscles.

Cet intérieur, c'est l'homme, ses goûts et son talent : sa vraie passion est celle de ce gros Orient, il y a un fond de Barbare dans cette nature artiste.

30 octobre

[...]

Il vit ici avec une nièce, la fille de cette sœur morte dont il a le buste, et sa mère qui, née en 1793⁶, garde la vitalité des sangs de ce temps-là et, sous ses traits de vieille femme, la dignité d'une grande beauté passée.

C'est un intérieur assez sévère, très bourgeois et un peu serré. Les feux sont maigres dans les cheminées et les tapis cessent sur le carreau. Il y a de l'économie normande jusque dans l'ordinaire largesse provinciale, la nourriture. Point d'autre métal que l'argenterie, qui fait un peu froid, quand on pense qu'on est dans la maison d'un chirurgien, que la soupière est peut-être le paiement d'une jambe coupée, et le plat d'argent, d'une ablation de sein.

Cette réserve faite, que je crois plutôt particulière à la race qu'à la maison, l'hospitalité y est cordiale, accueillante et franche.

[...]

1^{er} novembre

Nous sommes restés enfermés toute la journée. Cela plaît à Flaubert, qui semble avoir l'exercice en horreur et que sa mère est obligée de tourmenter pour mettre le pied dans le jardin. Elle nous disait que souvent, allant à Rouen, elle le retrouvait, en revenant, à la même place, dans la même pose, presque effrayée de son immobilité. Point de mouvement : il vit dans sa copie et dans son cabinet. Point de cheval, point de canot.

[...]

À peine si nous sommes sortis un instant, à deux pas de la maison, dans le jardin. Le paysage avait l'air, la nuit, d'un paysage en cheveux.

FLAUBERT ET SA MAISON
PAR GUY DE MAUPASSANT

[La maison de Gustave Flaubert] est devenue aujourd'hui une usine à pétrole.

Il n'existait pas peut-être en France une demeure plus littéraire et plus séduisante pour un écrivain.

Toute blanche, datant du XVII^e siècle, séparée de la Seine par un gazon et par un chemin de halage, elle regardait la magnifique vallée normande qui va de Rouen au port du Havre.

Les grands navires, remorqués lentement vers la ville et vus des fenêtres du cabinet de travail de Gustave Flaubert, semblaient passer dans le jardin. Il les regardait, la face collée aux vitres, puis il retournait s'asseoir à sa table de travail, reprenait, dans son grand plat d'Orient, une des cent plumes d'oie qui dormaient là, et il se remettait à écrire en déclamant sa prose. Il veillait si tard chaque nuit que sa lampe servait de phare aux pêcheurs de la rivière.

Deux des fenêtres de ce cabinet, plein de livres et de souvenirs de voyage, s'ouvraient sur le jardin, dont les allées gravissaient la côte. Un immense tulipier les venait caresser. Presque jamais Flaubert ne quittait ce cabinet de travail, n'aimant pas marcher, car il répétait souvent que le mouvement n'est point philosophique.

Quelquefois, cependant, il allait se promener une demi-heure dans la longue avenue de tilleuls, à la hauteur du premier étage, allant de la maison au bout de la propriété. Pascal aussi avait marché sous ces tilleuls, car il demeura quelques jours sous ce toit.

On croit aussi que l'abbé Prévost y fit un court passage. Quand on montait jusqu'au haut du jardin, une admirable vue s'étendait sous les yeux. Le grand fleuve, semé d'îles couvertes d'arbres, descendait de Rouen vers Le Havre.

Sur la rive droite, en se tournant vers l'est, les cent clochers des églises rouennaises se dressaient dans le ciel brumeux, tandis que sur la rive gauche les innombrables cheminées d'usines de Saint-Sever, faubourg industriel, déroulaient dans le même firmament leurs crêpes onduleux de fumée noire.

Mais quand on se tournait vers l'ouest, c'était une longue vallée verte où coulait le fleuve. Sur les côtés, des forêts sombres, et, dans le fond, le grand serpent d'argent liquide qui glissait doucement vers la mer.

Supplément du Gil Blas du 24 novembre 1890.

Repris in

*Gustave Flaubert - Guy de Maupassant, Correspondance,
Éd. Yvan Leclerc, Flammarion, 1993, p. 329-330.*

NOTES SUR CROISSET PAR CAROLINE FRANKLIN GROUT,
NIÈCE DE GUSTAVE FLAUBERT

Souvenirs intimes

« Je le vois encore parcourant la terrasse de Croisset, absorbé dans sa pensée ; il s'arrêtait tout à coup, croisait ses bras, se renversait en levant la tête, et restait quelques instants les yeux fixés dans l'espace au-dessus de lui, puis reprenait tranquillement sa marche.

La vie à l'Hôtel-Dieu était régulière, large et bonne. Mon grand-père, arrivé à une haute situation médicale, donnait à ses enfants tout ce que l'aisance et la tendresse peuvent apporter de bonheur à la jeunesse. Il avait acheté à Déville, près Rouen, une maison de campagne dont il se défit un an avant sa mort, le chemin de fer coupant le jardin à quelques mètres de l'habitation. C'est alors qu'il acheta Croisset, sur les bords de la Seine. »

p. 156.

« Croisset, où nous habitons, est le premier village sur les bords de la Seine en allant de Rouen au Havre. La maison, de forme longue et basse, toute blanche, pouvait avoir environ deux cents ans de date. Elle avait appartenu et servi de maison de campagne aux moines de l'abbaye de Saint-Ouen, et mon oncle se plaisait à penser que l'abbé Prévost y avait composé *Manon Lescaut*^a 7. Dans la cour intérieure, où existaient encore les toits pointus et les fenêtres à guillotine du XVII^e siècle, la construction était intéressante, mais la façade laide. Elle avait subi au commencement du siècle une de ces réparations de mauvais goût comme en ont tant produit le premier empire et le règne de Louis-Philippe. Sur le dessus des portes d'entrée, il y avait, en manière de bas-reliefs, de vilains moulages, d'après les *Saisons* de Bouchardon, et le chambranle de la cheminée du salon représentait à ses deux angles deux momies en marbre blanc, souvenir de la campagne d'Égypte.

Les pièces étaient peu nombreuses, mais assez vastes. La grande salle à manger qui occupait, au rez-de-chaussée, le centre de la maison, s'ouvrait sur le jardin par une porte vitrée flanquée de deux fenêtres en pleine vue de la rivière. Elle était agréable et gaie.

Au premier, à droite, un long corridor desservant les chambres ; à gauche, le cabinet de travail de mon oncle. C'était une large pièce, trop basse de plafond, mais très éclairée au moyen de ses cinq fenêtres dont trois donnaient sur la partie du

^a On sait que l'abbé Prévost passa plusieurs années chez les moines de l'abbaye de Saint-Ouen [Note de Caroline Franklin Groul].

jardin s'étendant en longueur et deux sur le devant de la maison. On avait une jolie vue sur les gazons, les plates-bandes de fleurs et les arbres de la longue terrasse ; la Seine apparaissait encadrée dans les feuillages d'un tulipier splendide ».

p. 161.

« Sa promenade favorite était la terrasse adossée à la roche et bordée d'un côté par de vieux tilleuls taillés droits comme une gigantesque muraille. Elle menait à un petit pavillon de style Louis XV dont les fenêtres donnaient sur la Seine. Bien souvent, par les soirs d'été, nous nous asseyions tous sur le balcon aux gracieuses ciselures et nous restions des heures calmes, l'écoutant causer ; la nuit venait petit à petit, les derniers passants avaient disparu ; sur le chemin de halage en face, la silhouette d'un cheval, traînant un bateau qui glissait sans bruit, se distinguait à peine, la lune commençait à briller, et ses mille paillettes, comme une fine poussière de diamant, scintillaient à nos pieds ; une vapeur légère envahissait la rivière, deux ou trois barques se détachaient du rivage. C'étaient les pêcheurs d'anguilles qui se mettaient en route et jetaient leurs nasses. Ma grand-mère, très délicate, toussait, mon oncle disait : « Il est temps de retourner à la *Bovary*. » La *Bovary* ? qu'était-ce ? Je ne savais pas. Je respectais ce nom, ces deux mots, comme tout ce qui venait de mon oncle, je croyais vaguement que c'était synonyme de travailler, et travailler, c'était écrire, bien entendu. En effet, c'est pendant ces années, de 1852 à 1856, qu'il composa cette œuvre. »

« Nous allions rarement au Pavillon après le déjeuner. Fuyant le soleil du midi, nous montions à un endroit surnommé « le Mercure » à cause d'une statue de ce dieu qui jadis l'ornait. C'était une seconde avenue située au-dessus de la terrasse, et à laquelle conduisait un sentier charmant très ombragé ; de vieux ifs aux formes bizarres sortaient du rocher, montrant à nu leurs racines et leurs troncs déchiquetés ; ils semblaient suspendus ne tenant que par de minces radicelles aux parois éboulées de la côte. Tout en haut de l'allée, à une sorte de rond-point, un banc circulaire se cachait sous des marronniers. À travers leurs branches, on apercevait les eaux tranquilles et au-dessus de soi de larges plaques de ciel. De temps à autres un nuage rapidement évanoui. C'était la fumée d'un bateau à vapeur ; aussitôt apparaissaient entre les troncs élancés des arbres les mâts pointus des navires qui se faisaient remorquer jusqu'à Rouen ; leur nombre allait jusqu'à sept et neuf. Rien de majestueux et de beau comme ces convois de maisons flottantes qui vous parlaient de pays au loin. Vers une heure, on entendait un sifflet aigu ; c'était « la vapeur » comme disent les gens du pays. Trois fois par jour, ce bateau fait le trajet de Rouen à la Bouille. Le signal du départ était donné⁸ ».

p. 164.

« Il lui fallait pour écrire une tension extrême et il lui était impossible de se trouver dans l'état voulu ailleurs que dans son cabinet de travail, assis à sa grande table ronde, sûr que rien ne viendrait le distraire ».

p. 169.

« Obligé de fuir sa maison, car il n'eût voulu pour rien au monde être dans la nécessité de parler à un Prussien, il s'était réfugié à Rouen dans un petit logement sur le quai du Havre, où il était fort mal installé⁹. Cela ressemblait à du dénuement ; ma grand-mère, très âgée, ne s'occupant plus de l'organisation du ménage, au lieu de transporter les meubles et objets nécessaires de la campagne à la ville, ce qui eût été facile, avait tout laissé à Croisset, où une dizaine d'hommes, officiers et soldats, s'étaient établis ».

p. 170.

« Il croyait, en rentrant dans son habitation, n'y rien retrouver. Il se trompait ; sauf quelques menus objets sans valeur, tels que cartes, canif, coupe-papier, on respecta absolument tout ce qui lui appartenait. Une seule chose était suffocante au retour, l'odeur, l'odeur du Prussien, comme les Français l'appelaient, une odeur de bottes graissées. Les murs en étaient imprégnés par ce séjour de trois longs mois et il fallut repeindre et tapisser les pièces pour s'en débarrasser¹⁰ ».

p. 170.

Caroline Commanville (Caroline Franklin Grout), 1886

À PROPOS DU MUSÉE FLAUBERT

Notre confrère parisien, M. René Descharmes, ayant publié samedi, dans le Supplément Littéraire du Figaro, un article sur le Musée Flaubert, installé dans le pavillon de Croisset, vient de recevoir de Mme Caroline Franklin-Grout, la lettre suivante qui précise en les rectifiant, certains points de son article.

Monsieur le Directeur,

Je lis ce matin dans le Supplément du *Figaro* un article signé René Descharmes fort intéressant bien qu'il contienne quelques erreurs.

Il est étrange que toutes les personnes qui ont écrit sur le Pavillon ne lui ait jamais donné sa véritable attribution. M. René Descharmes a raison de renverser la légende qui voudrait faire de cette petite pièce le cabinet de travail de Gustave Flaubert. Mais il se trompe en arguant que du temps de ma grand-mère elle servait de débarras.

« Le petit salon », tel était le nom que nous lui donnions, a toujours été un lieu de réunion. Il était situé au bout de la longue terrasse de tilleuls qui n'escaladait pas la colline, mais qui lui était adossée : on y menait dans la journée les visiteurs et le soir, par les temps de lune, mon oncle, assis sur le balcon, aimait à y contempler les eaux tranquilles de la Seine.

« Le petit salon » était meublé d'un mobilier Empire acajou et drap rouge ; ses quatre fenêtres avaient des rideaux de calicot blanc bordés de rouge ; deux bibliothèques remplies de livres avaient été faites exprès pour s'adapter aux deux côtés de la porte d'entrée, et un large bureau se dressait au milieu de la pièce. Sur ce bureau, mon oncle n'a jamais écrit ; mais il n'en est pas de même de son ami Louis Bouilhet, qui a plusieurs reprises, pendant son séjour à Croisset, se retirait dans le petit salon pour travailler.

Ni Guy de Maupassant ni Louis Le Poittevin¹¹ n'ont jamais joué dans ce que l'on appelle aujourd'hui le Pavillon Flaubert.

Contemporaine de ces deux hommes et n'ayant jamais quitté Croisset, je me souviendrais de jeux auxquels j'eusse participé, comme je me souviens des vacances passées à Fécamp chez leur grand-mère et dont j'ai longtemps parlé dans « Mes Souvenirs intimes ».

Émile Colange a été longtemps au service de mon oncle, non comme chef proprement dit mais comme valet de chambre faisant la cuisine et il s'en acquittait remarquablement bien¹².

À l'heure actuelle, on aime tellement les *détails* que vous ne trouverez pas puéril de ma part de vous donner ceux-là, qui auront au moins le mérite de l'exactitude, et j'espère, monsieur le directeur, que vous voudrez bien les faire connaître à vos lecteurs.

Recevez l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Caroline Franklin Grout

Journal de Rouen, lundi 3 juillet 1911

p. 191-192

Souvenirs intimes et À propos du Musée Flaubert, par Caroline Franklin Grout, extraits de
Flaubert par sa nièce Caroline,
Éd. Matthieu Desportes, Publications de l'Université de Rouen, 1999.

Notes

¹ *Correspondance I*, éd. Jean Bruneau, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1971, p. 208

² *Correspondance I*, p. 238

³ *Voyage en Égypte*, éd. Pierre-Marc de Biasi, Grasset, 1991, p. 138-139

⁴ Henriette Collier ou sa sœur Gertrude, rencontrées à Trouville et retrouvées à Paris.

⁵ Le buste mortuaire de Caroline Flaubert-Hamard est aujourd'hui conservé au Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine, rue de Lecat.

⁶ Mme Flaubert est née en 1794.

⁷ Il est malaisé d'étayer la légende selon laquelle Prévost d'Exile aurait écrit *Manon Lescaut* à Croisset. Cependant, l'abbé séjourna dans la région à plusieurs reprises et la première édition (non autorisée) des *Aventures du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* fut imprimée à Rouen, en juin 1733.

⁸ Le bateau faisant la navette entre Rouen et la Bouille était *Le Furet*.

⁹ Il est difficile de préciser à quel logement il est fait référence : les Commanville ayant eu un appartement au 9a, quai du Havre, Juliette Roquigny (la fille d'Achille, son frère) avait elle-même une résidence au 12a, quai du Havre, et Mme Flaubert avait loué un petit appartement au 9c, quai du Havre. Flaubert écrit à sa nièce qu'il est dans son ancien logis [à elle], mais celui-ci fut abandonné par les Commanville en 1869. Peut-être l'appartement était-il resté vacant, à moins que Flaubert n'ait été hébergé par sa seconde nièce, ou par sa mère.

¹⁰ « Non ! Les Prussiens n'ont pas saccagé mon logis. Ils ont *chipé* quelques petits objets sans importance, un nécessaire de toilette, un carton, des pipes, mais, en somme, ils n'ont pas *fait de mal*. Quant à mon cabinet, il a été respecté. J'avais enterré une grande boîte pleine de lettres, et mis à l'abri mes volumineuses notes sur *Saint Antoine*. J'ai retrouvé tout cela intact » (à George Sand, le 30 avril [1871], *Corr. IV*, p. 313. Flaubert mentionne bien à sa nièce (lettre du [9 avril 1871], p. 304) la possibilité de « remettre dès maintenant un papier neuf » pour accueillir sa mère à Croisset, mais il n'est question que de remise en ordre, et à aucun moment Flaubert ne parle d'« odeur » et moins encore d'« odeur du Prussien ». Il est à noter que dans les doléances remplies par les habitants de Canteleu, aucune n'est remplie par ou pour les Flaubert dans le but d'obtenir un quelconque dédommagement.

¹¹ Louis Le Poittevin, fils d'Alfred ; il fut un peintre paysagiste réputé.

¹² Émile Colange fut domestique de Gustave Flaubert de 1865 à 1876. Il avait en sa possession une photographie (rare) de son maître prise par Mulnier.